



HAL
open science

Des marteaux contre les sorcières : les imprimés antisuperstitieux en Espagne

Nicolas Diochon

► **To cite this version:**

Nicolas Diochon. Des marteaux contre les sorcières : les imprimés antisuperstitieux en Espagne. Philippe Martin. Produire et vendre des livres religieux. Europe occidentale, fin XVe siècle - fin XVIIe siècle, Presses universitaires de Lyon, pp.185-202, 2022, 9782729713812. hal-03948806

HAL Id: hal-03948806

<https://hal.science/hal-03948806>

Submitted on 23 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Des marteaux contre les sorcières : les imprimés antisuperstitieux en Espagne

Nicolas Diochon

Publié dans *Produire et vendre des livres religieux*, Philippe Martin (dir.), Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2022, p. 185-202

La chasse aux sorcières qui fait rage dès la fin du XV^e siècle est attisée par le livre antisuperstitieux par antonomase : le *Malleus maleficarum*¹. Publié en 1486 à Strasbourg, ce manuel devient très vite un « succès de librairie », avec plus de 34 éditions, dont plus de 10 à Lyon, et environ 30 000 exemplaires qui circulent à travers l'Europe². Les auteurs, Jacques Sprenger et Henry Institoris, y livrent leur expérience d'inquisiteurs et mettent à disposition des juges un ouvrage pratique pour reconnaître, traquer et juger les disciples du diable. Ce manuel ouvre également la voie à un nouveau phénomène éditorial : celui des sommes antisuperstitieuses ou démonologiques³. Aussi leur volume est-il proportionnel à l'intensité de la chasse aux sorcières. Ce sont en effet dans les territoires les plus touchés que ces manuels sont les plus imprimés : en premier lieu l'Allemagne, puis la France, l'Italie et enfin l'Espagne.

À l'échelle européenne, près de 200 ouvrages ont été publiés dont une trentaine pour l'Espagne⁴. Avant le *Malleus*, quelques auteurs espagnols se sont penchés sur les pouvoirs du diable. Au VI^e siècle, Martin de Braga rédige le *De correctione rusticorum*, imprimé partiellement pour la première fois en 1759⁵. Au début du XV^e siècle, Lope de Barrientos laisse un *Tractado de la Divinança* qui circule sous forme manuscrite jusqu'au XX^e siècle⁶.

¹ Henry Institoris & Jacques Sprenger, *Le Marteau des sorcières*, Amand Danet (trad.), Grenoble, Jérôme Millon, 1997. En raison de certains titres d'ouvrages très longs, nous n'indiquons que les premiers termes suivis de « [...] ».

² *Ibid.*, p. 16-17.

³ Nicolas Diochon, « Littérature et démonologie dans l'Espagne des XV^e et XVI^e siècles : vers l'émergence d'un genre nouveau ? », dans Paloma Bravo, Cécile Iglesias & Giuseppe Sangirardi (dir.), *La Renaissance des genres : pratiques et théories des genres littéraires entre Italie et Espagne, XV^e-XVII^e siècles*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2012, p. 123-143.

⁴ María Jesús Zamora Calvo, *Artes maleficorum. Brujas, magos y demonios en el siglo de oro*, Barcelone, Calambur, 2016, p. 187-202.

⁵ Martín de Braga, *Sermón contra las supersticiones rurales*, Barcelone, El Albir, 1981. Il n'existe que 12 codex de cette oeuvre en Espagne dont l'un des exemplaires, conservé à la cathédrale de Tolède a été utilisé et même partiellement recopié et imprimé par Enrique Florez lors de la publication de son *España Saraga. Theatro geográfico-histórico de España* en 1759.

⁶ Fernando Álvarez López, *Arte mágica y hechicería medieval*, Valladolid, Diputación Provincial de Valladolid, 2000.

Toujours au XV^e siècle, Alphonse de Spina s'intéresse à la démonologie dans son *Fortalitium fidei* publié en 1462 puis réédité neuf fois jusqu'en 1525⁷. Bien qu'antérieurs au XVI^e siècle, ces auteurs ont marqué l'avenir de la démonologie. C'est en effet à l'aube de la Renaissance, quelques années après l'installation des premiers ateliers d'imprimerie, que prend forme ce type de littérature.

Nous nous limiterons ici aux hommes d'Église, parfois juristes, qui ont donné leur opinion sur les sorcières et le diable. D'emblée, deux observations s'imposent. D'une part, si le nombre d'imprimés antisuperstitieux espagnols est remarquable, les publications au sein d'ateliers en Espagne sont relatives : les imprimeries françaises et allemandes sont davantage représentées. D'autre part, ces imprimés maintiennent un lien étroit avec la chasse aux sorcières : ils ont été composés pour l'occasion et possèdent donc tous une certaine praticité. Mais ils ne précèdent presque jamais les poursuites. Nombre de ces manuels sont rédigés à la suite d'importantes affaires. D'ailleurs, lorsque celles-ci cessent, ces ouvrages deviennent plus rares ou leur contenu change. En effet, la chronologie révèle une évolution dans la fonction assignée à ces imprimés : d'outils servant à incriminer un comportement superstitieux au XVI^e siècle, ils deviennent au XVII^e siècle un instrument pour combattre le démon lui-même.

LES PREMIERS DU GENRE

En 1483, soit un an avant le *Malleus*, Bernardo Basín, chanoine de la cathédrale de Saragosse, fait publier *De artibus magicis*⁸ (voir la figure 1). Jusqu'en 1669, date de la dernière édition connue, il est édité douze fois et systématiquement en latin. Est-ce sa structure rigoureusement scolastique (10 propositions puis 10 conclusions, chacune ponctuée d'un « Est hérétique celui qui... ») et est-ce la concision de ce manuel qui permettent de justifier le nombre d'éditions ? Il est impossible de l'affirmer. Toutefois, ces multiples impressions attestent de sa notoriété. Un détail est d'ailleurs frappant : à six reprises, le traité de Basín est publié conjointement à d'autres démonologues, parfois inquisiteurs, dont la renommée en Europe est alors immense, parmi lesquels nous retrouvons les auteurs du

⁷ Alphonse de Spina, *Fortalitium fidei*, Strasbourg, Johannes Mentelin, 1462. Les dates d'édition et les éditeurs sont issus d'une recherche croisée que nous avons effectuée entre les catalogues collectifs des Bibliothèques nationales de France et d'Espagne, la base de données en ligne *Catálogo del patrimonio bibliográfico español* (<http://catalogos.mecd.es/CCPB/cgi-cpcb/abnetopac/O12339/ID90168f53?ACC=101>) et Antonio Palau Y Dulcet, *Manual del librero hispano-americano*, 35 vol., Barcelone / Oxford, The Dolphin Book, 1948-1987.

⁸ Voir Miguel Giménez Montesión, « De brujos y teólogos », *Áreas*, n° 9, 1988, p. 157-212.

Malleus, mais aussi Ulrich Molitor, Jean Gerson, Girolamo Menghi ou Bernard de Côme, comme si le *Malleus*, matrice du genre, faisait bénéficier ses homologues de sa popularité et leur ouvrait littéralement la voie du livre démonologique. Quant au lectorat de Basín, il est ecclésiastique – et juridique – puisque face aux actes incriminés mention est faite pour la première fois de leur hérésie.

Figure 1. Bernardo Basín, *De artibus magicis ac magorum maleficiis*, Paris, Gaspard Philippe, 1506, Bibliothèque nationale de France

Si l'ouvrage de Basín se veut très doctrinal, l'archidiacre de la vallée de Aibar, Martín de Arlés y Andosilla, envisage quant à lui un manuel plus pratique avec une volonté claire : instruire le clergé navarrais à partir d'anecdotes recueillies lors de ses visites pastorales. Son *De superstitionibus*⁹ est imprimé à Lyon en 1510. Sa renommée dépasse les frontières du royaume : moins réédité que Basín, il est publié six fois, toujours en latin et uniquement hors d'Espagne (Lyon, Paris, Rome, Venise, Francfort). En revanche, point commun partagé avec lui, Andosilla est aussi réédité une première fois aux côtés d'autres démonologues, parfois plus anciens, certains protestants comme Lambert Daneau ou Thomas Erastus, d'autres catholiques et inquisiteurs comme Nicolas Jacquier. Bien qu'Andosilla ne fasse aucune référence au *Malleus*, sinon aux ouvrages antérieurs, il pourrait avoir composé son traité avant 1486. Mais l'éditeur du texte latin, José Goñi Gaztambide, considère que l'édition princeps est celle de 1510. Une chose est sûre néanmoins : l'obsession de l'auteur pour le diable est omniprésente. À cette époque, la Navarre est le principal foyer de sorcellerie sur le territoire. Les historiens ont démontré que les affaires ont monopolisé les juges durant tout le XVI^e siècle¹⁰. Certes, ce manuel n'a pas permis d'endiguer le phénomène, mais le nombre de ses éditions ainsi que son apparition aux côtés d'autres grands noms de la démonologie doivent convaincre de l'influence qu'Andosilla a pu avoir.

L'AGE D'OR DE LA LITTÉRATURE ANTISUPERSTITIEUSE

Face à l'urgence, le latin constitue un frein à la diffusion des idées démonologiques et rend impossible un élargissement de l'auditoire. Dans une perspective humaniste, au début du XVI^e siècle, le castillan commence à s'imposer sur le territoire¹¹. Outre le fait qu'elle puisse

⁹ Voir José Goñi Gaztambide, « El tratado *De superstitionibus* de Martín de Andosilla », *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, vol. 3, n° 9, 1971, p. 249-332.

¹⁰ Florencio Idoate, *La brujería en Navarra y sus documentos*, Pampelune, Institución Príncipe de Viana, 1978.

¹¹ María Jesús Zamora Calvo, « La retórica clásica y la inserción del cuento en tratados de magia », *Edad de Oro*, 2005, n° 24, p. 453-454.

être comprise de tous, la langue vernaculaire bénéficie d'une certaine immédiateté. Il est vrai que dans une logique inquisitoriale, l'objectif est la collaboration de tous : faire comprendre aux fidèles les actes considérés comme répréhensibles et ainsi permettre la dénonciation de tout comportement suspect.

Les imprimés en langue vernaculaire

Le franciscain Martín de Castañega est le premier à avoir fait publier, à Logroño en 1529, un traité en espagnol : *Tratado de las supersticiones y hechizeras*¹², rédigé sur demande de l'évêque de Calahorra, Alonso de Castilla, car le diocèse connaît d'importantes vagues d'accusations pour sorcellerie. L'évêque y fait référence dans le prologue où il évoque les fidèles et les ecclésiastiques inculpés pour ces actes¹³. Bien qu'il ne s'agisse pas d'un manuel issu d'une expérience menée sur le terrain, Castañega aura l'occasion de le mettre en pratique car il est nommé prédicateur du Saint-Office à Logroño au moment même de la publication. L'édition de son traité dans cette ville lui permet de bénéficier d'une industrie de pointe : l'imprimeur allemand Arnau Guillén de Brocar s'y est installé au début des années 1500¹⁴. C'est d'ailleurs le gendre de Brocar, Miguel de Eguía, qui effectue l'impression. À la fin du prologue, l'évêque exhorte les ecclésiastiques destinataires de ce traité à en posséder un exemplaire¹⁵. Malgré cet avis, le traité de Castañega n'est pas réédité. Pourtant, au-delà d'être le premier ouvrage en langue *romance*, il a été le premier à opposer une église chrétienne à une église diabolique. Il a aussi bénéficié d'une certaine renommée aux Indes occidentales : le franciscain Andrés de Olmos a collaboré avec l'inquisiteur Juan de Zumárraga, qui traitait les affaires de sorcellerie non loin de Logroño lorsque Castañega s'y installe. En 1528, Zumárraga est nommé évêque de Mexico et de Olmos l'accompagne. Au fil de ses missions d'évangélisation, il entre en contact avec des mœurs tout aussi diaboliques que sur la péninsule. De cette expérience, il tire en 1553 un traité rédigé en langue nahuatl, le *Tratado de hechicerías y sortilegios*, très largement inspiré de celui de Castañega qu'il cite dans son prologue¹⁶.

¹² Martín de Castañega, *Tratado de las supersticiones y hechizeras* [1529], Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 1994.

¹³ *Ibid.*, p. 8.

¹⁴ Julián Bravo Vega, « Imprenta e impresores en la Rioja durante los siglos XVI y XVII: la imprenta de Juan de Mongastón Fox », *Berceo*, n° 122, 1992, p. 53-59.

¹⁵ *Ibid.*, p. 53 et Martín de Castañega, *op. cit.*, p. 9.

¹⁶ Voir Georges Baudot, *Tratado de hechicerías y sortilegios de Fray Andrés de Olmos*, Mexico, Misión arqueológica y etnológica francesa en México, 1979, p. 22-23.

Plusieurs historiens ont expliqué l'absence de rééditions du traité de Castañega en raison d'un autre théologien qui publie un an après lui un traité antisuperstitieux également rédigé en espagnol : la *Reprovación de las supersticiones y hechizerías* de l'aragonais Pedro Ciruelo¹⁷ (voir la figure 2). À l'époque, outre un savant théologien, Ciruelo est un grand scientifique. Hormis les traités d'arithmétique qu'il publie, il est connu pour son *Arte de bien confessar* publié en 1534. C'est sans aucun doute pour les qualités pédagogiques de son écriture et la méthodologie rigoureuse de ses démonstrations qu'il est l'un des rares démonologues à être le plus réédité, toujours en Espagne et à un rythme soutenu. Il n'existe pas moins de 12 éditions de son ouvrage sur une période qui couvre moins de trente ans, de 1530 à 1556. À Salamanque, Pedro de Castro, l'un des meilleurs imprimeurs du XVI^e siècle espagnol, réalise 4 éditions de son traité¹⁸. À Alcalá, Juan de Brocar, fils d'Arnau Guillén de Brocar (voir *infra*), se charge de l'édition de 1547. À trois reprises au XVI^e siècle, le titre laisse entendre que l'auteur a procédé à des corrections ou à des ajouts : la *Reprovación* devient un ouvrage incontournable et se transforme en modèle espagnol du genre. L'auteur est cité par les démonologues qui ont écrit à sa suite ; les juges ne cessent de se rapporter à son texte dans les minutes des procès. Et prouve que Ciruelo devient une référence en la matière, il est repris par deux fois au siècle suivant.

Figure 2. Pedro Ciruelo, *Reprovación de las supersticiones y hechizerías: Libro muy utile y necessario a todos los buenos christianos*, Salamanque, Pedro de Castro, 1538, Bibliothèque nationale d'Espagne

En 1628, un siècle après la première parution, l'avocat Pedro Antonio Iofreu offre une nouvelle impression et actualisation du contenu : *Tratado en el qual se repruevan todas las supersticiones y hechizerías*¹⁹. En effet, il veut élargir la réception de l'œuvre : s'adresser « à tous les bons chrétiens », comme l'indique le titre, et non pas au seul clergé chargé de divulguer la bonne parole. D'ailleurs, et même si cela « eût été plus facile en latin²⁰ », il emploie l'espagnol pour toucher un public plus large et préserver toute la communauté des

¹⁷ Pedro Ciruelo, *Reprovación de las supersticiones y hechizerías* [1530], Salamanque, Diputación de Salamanca, 2003. Selon Palau y Dulcet, il en existe 13 éditions, car la première daterait de 1528 mais n'a jamais été retrouvée : Antonio Palau Y Dulcet, *Manual del librero hispano-americano*, *op. cit.*, vol. 3, p. 498.

¹⁸ Voir Luisa Cuesta Gutiérrez, *La imprenta en Salamanca*, Salamanque, Diputación Provincial, 1960.

¹⁹ Pedro Ciruelo, *Tratado en el qual se repruevan todas las supersticiones y hechizerías [...]*, Barcelone, Sebastián de Cormellas, 1628. Issu d'une famille d'imprimeurs, Cormellas commence à travailler à Alcalá avant de partir pour l'atelier barcelonais d'Hubert Gotard dont il épouse la veuve en 1591.

²⁰ *Ibid.*, « Prólogo primero », fol. II-III.

fidèles des tentations diaboliques. Iofreu souhaite que l'ouvrage de Ciruelo soit à la portée de tous. Le changement de titre n'est pas anodin : il veut rendre cet imprimé « utile ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre les ajouts qu'il opère. À la fin de chaque chapitre, il livre de nouvelles réflexions. En outre, il fait apparaître pour la première fois en espagnol la bulle *Coeli et terrae* de Sixte Quint contre l'astrologie judiciaire, dont il ajoute aussi la version latine à la fin de l'ouvrage²¹. Sans doute l'auteur formule ici le vœu de voir disparaître ces dernières manifestations superstitieuses au moment où la sorcellerie a déjà été décrétée *de facto* inexistante à la suite de l'affaire de Logroño par l'inquisiteur Salazar y Frías²². Iofreu va même plus loin dans son désir d'offrir une œuvre pratique : il rédige une *Defensa del Canon Episcopi 26. Quaestion 5.*, canon qui a longtemps alimenté la polémique entre illusion et réalité des translations nocturnes au sabbat, qui défend une position illusionniste et désigne comme infidèles ceux qui croient en la sorcellerie. Une centaine d'années après sa première parution, Ciruelo est donc consacré comme l'un des deux grands démonologues espagnols, avec Martín del Río, mais à une différence près : Ciruelo puis Iofreu ont privilégié une diffusion exclusivement destinée à un public espagnol.

Témoignage du caractère exemplaire de l'œuvre de Ciruelo, le chanoine Gaspar Navarro publie, en 1631 à Huesca, un traité qui s'avère la plupart du temps une copie de la *Reprovação. Tribunal de superstición ladina* est très certainement imprimé afin d'apporter un nouvel outil contre les superstitions et de convaincre les fidèles de leurs erreurs²³. L'auteur illustre d'ailleurs nombre de ses arguments en s'appuyant sur sa longue expérience sacerdotale. Il est encore plus explicite lorsqu'il désigne le public auquel il s'adresse : le peuple (« *el vulgo* »). Il choisit aussi l'espagnol pour rendre son propos plus accessible²⁴. Il est vrai que l'Aragon, plus précisément le district inquisitorial de Saragosse, se distingue pour être le territoire où le nombre de condamnations pour superstition est le plus élevé d'Espagne²⁵. Néanmoins, deux constats s'imposent. D'une part, le *Tribunal de superstición ladina* n'est édité qu'une seule fois. D'autre part, le titre ne mentionne aucunement le délit de sorcellerie, contrairement à Ciruelo. Certes, l'auteur consacre 3 chapitres sur 37 aux sorciers.

²¹ *Ibid.*, p. 265-273.

²² Voir Gustav Henningsen, *El abogado de las brujas*, Madrid, Alianza, 2010.

²³ Gaspar Navarro, *Tribunal de superstición ladina [...]*, Huesca, Pedro Blusón, 1631.

²⁴ *Ibid.*, fol. VII r-v.

²⁵ À ce sujet, voir Ángel Gari Lacruz, *Brujería e Inquisición en Aragón*, Saragosse, Delsan, 2007 ; María Tausiet, *Ponzoña en los ojos*, Madrid, Turner, 2004 ; et Nicolas Diochon, « El establecimiento del Santo Oficio en Aragón y las prácticas supersticiosas: particularidades y figuras aragonesas », dans Anne Charlon & Aránzazu Sarría Buil (dir.), *Aragón. Una identidad tierra adentro*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2009, p. 123-143.

Mais la première page n'évoque que des superstitions diverses et le pouvoir du démon, autre indice d'un changement qui se profile au XVII^e siècle pour ces imprimés antisuperstitieux.

Iofreu et Navarro ont bien entendu contribué à leur façon à la construction du savoir démonologique. Mais ils restent indissociables de Castañega et surtout de Ciruelo, car tous deux ont rendu l'imprimé antisuperstitieux pédagogique, par son contenu et sa forme structurée, et profondément pratique grâce à l'emploi de l'espagnol.

Les derniers exemples du genre

La dernière décennie du XVI^e siècle marque toutefois la fin de ces imprimés antisuperstitieux ou le début de leur évolution. Le jésuite Benito Pereira est un théologien versé dans la philosophie naturelle. En 1591, il publie l'une de ses œuvres les plus connues : *Adversus fallaces et superstitiosas artes*²⁶. Ce manuel s'intéresse à la magie, aux songes et à l'astrologie. Bien qu'espagnol, il ne marque pas la production démonologique péninsulaire, malgré ses 6 éditions entre 1591 et 1612, à Ingolstadt, Lyon, Venise et Cologne. Il semblerait qu'il ait bénéficié d'une influence plus importante en Europe centrale²⁷.

Alors que Pereira rejette la plupart des superstitions, Martín del Río est lui convaincu que la fin du XVI^e siècle vit une expansion inédite des hérésies, toutes liées à la magie. Grand érudit, il offre une véritable encyclopédie sur la démonologie, qu'il publie à Louvain en 1599 : *Disquisitionum magicarum*²⁸. Cette œuvre est immense : très souvent imprimée en 3 volumes avec près de 1 900 folios lors des premières éditions, elle est réduite à un peu plus de 1 000 folios ensuite selon le format adopté ou la présentation du texte. Bien que très longue, l'œuvre est imprimée dix-sept fois en moins d'un siècle, entre 1599 et 1679. Le succès est tel qu'André du Chesne réalise une traduction de l'ouvrage, dès 1611, publiée chez Jean Petit-Pas à Paris : *Les Controverses et recherches magiques de Martin Delrio*. Outre l'apport de la théologie et de la philosophie, l'auteur fait part de son expérience d'inquisiteur et intègre les peines auxquelles doivent être condamnés sorciers et superstitieux. En somme, un siècle après le *Malleus*, ce manuel devient une réplique espagnole de la bible des chasseurs de sorcières. D'ailleurs, del Río ne cache pas ses accointances avec les démonologues qui ont

²⁶ Benito Pereira, *Adversus fallaces & superstitiosas artes [...]*, Ingolstadt, Davidis Sartori, 1591.

²⁷ Voir Mar Rey Bueno, *Los libros malditos*, Madrid, Edaf, 2005, p. 62. Selon Palau y Dulcet, Pereira est traduit en anglais en 1661 et réédité en 1674 : Antonio Palau Y Dulcet, *Manual del librero hispano-americano, op. cit.*, vol. 12, p. 499.

²⁸ Martín Del Río, *Disquisitionum magicarum [...]*, Louvain, Geraldii Rivii, 1599-1660.

le plus alimenté la chasse aux sorcières, parmi lesquels les rédacteurs du *Malleus*, Jean Nider – précurseur du *Malleus* – ou Nicolas Rémy, qui publie en 1596 sa *Daemonolatreiae* et qui aurait condamné au bûcher plusieurs centaines de personnes²⁹. Publié essentiellement dans le nord de l'Europe (Louvain, Mayence, Cologne), mais aussi trois fois à Lyon et deux fois à Venise, del Río n'écrit pas pour les Espagnols. Il souhaite livrer sa compilation à l'ensemble de la communauté chrétienne européenne. Les éditions se sont succédé et la réputation des *Controverses* a su traverser le siècle.

Dernier exemple du genre, le *Patrocinio de ángeles y combate de demonios* (1652) de Francisco Blasco de Lanuza s'écarte déjà du contenu traditionnel et de l'objectif recherché jusqu'à présent³⁰. En effet, abbé au monastère de San Juan de la Peña, où il publie ce manuel, ce bénédictin est aussi exorciste. Son ouvrage relate l'expérience qu'il a vécue entre 1637 et 1642 à Tena dans le Haut-Aragon. Dépassées par le nombre de possessions, les autorités envoient Blasco de Lanuza sur place. Celui-ci fait intervenir l'Inquisition et fait condamner l'homme jugé responsable de ces manifestations superstitieuses³¹. Comme le titre l'indique, il est question du démon, de son influence sur les corps, des symptômes de la possession démoniaque, mais pas de sorcellerie, à laquelle il n'est fait presque aucune référence. Ce manuel n'est pas réédité, sans doute parce que sa portée n'était pas considérée comme universelle.

Figure 3. Frontispice de Ildefonso de Orozco pour Francisco Blasco de Lanuza, *Patrocinio de ángeles y combate de demonios*, San Juan de la Peña, Juan Nogués, 1652, Bibliothèque nationale d'Espagne

Écrire à la suite de del Río s'avérait impossible. Sa somme démonologique présentait le travail de recherche le plus abouti et le plus complet. Elle achevait ce que Sprenger et Institoris avaient un siècle plus tôt. Pourtant, les imprimés antisuperstitieux ne disparaissent pas.

²⁹ María Jesús Zamora Calvo, « Tratados reprobatorios y discursos antisupersticiosos en la España del Renacimiento », dans Eva Lara Alberola & Alberto Montaner Frutos (dir.), *Señales, portentos y demonios*, Salamanca, Semyr, 2014, p. 198.

³⁰ Francisco de Blasco de Lanuza, *Patrocinio de ángeles y combate de demonios*, San Juan de la Peña, Juan Nogués, 1652.

³¹ Ángel Gari Lacruz, *Brujería e Inquisición en Aragón*, *op. cit.*, p. 301-320.

UN ERSTAZ DE LITTERATURE ANTISUPERSTITIEUSE : LES MANUELS D'EXORCISMES

L'œuvre de del Río annonçait également une évolution du genre³². Les manuels d'exorcismes en sont un témoignage, héritiers directs des premiers traités de démonologie dans la mesure où ils sont toujours composés par des hommes d'Église et où le thème abordé ne dépasse pas les bornes de la théologie³³. Plus que les sorcières ou les astrologues, c'est désormais le seul démon qui fait l'objet d'une attention toute particulière. Comment expliquer cette recrudescence de la présence démoniaque au sein des imprimés antisuperstitieux précisément à cette époque ? Il est possible d'avancer deux arguments essentiels. D'une part, le genre expérimente en Espagne une certaine complétude. D'autre part, la sorcière ne fait plus recette. Les causes de foi instruites pour sorcellerie ne sont plus majoritaires au XVII^e siècle. La fin des persécutions de la part du Saint-Office entraîne un changement de paradigme. Le diable vaincu sur terre, à travers ses disciples, allait investir l'âme des fidèles. L'individu – le sorcier – qui était autrefois conçu comme l'accusé idéal dans les traités de démonologie devient désormais la victime innocente – le possédé – dans les manuels d'exorcisme.

Cette prédominance du diable au début du XVII^e siècle ne doit pas surprendre. La France connaît plusieurs affaires de possession démoniaque : parmi les plus retentissantes, celle d'Aix-en-Provence (1611), les ursulines de Loudun (1632-1637) ou encore celle d'Auxonne (1658-1663). En Espagne, elles se concentrent essentiellement en Aragon. Hormis celle du Haut-Aragon, trois importants épisodes de possession sont à relever : celui de Cinco Villas (1640-1644), celui de Gelsa (1656) et celui de Tosos (1812-1814). Certes, quelques cas peuvent être recensés dès le XV^e siècle, mais c'est au XVII^e siècle que ces événements se développent. Aux côtés de ces cas spectaculaires, les archives renseignent également sur l'activité de nombreux conjureurs et exorcistes, parfois charlatans, qui, bien souvent à l'aide d'imprimés, prétendent enlever les esprits ou éloigner les tempêtes dont le diable est le principal responsable. Ainsi fleurissent un peu partout en Espagne des manuels d'exorcismes et de conjurations, sortes d'ersatz du *Rituel romain* récemment publié par Paul V (1614). Remarquons d'ores et déjà que la plupart de ces manuels sont imprimés dans un grand quart nord-est de l'Espagne (en Aragon, en Navarre, à Valence), là où les récits de possessions et

³² Nicolas Diochon, « Littérature et démonologie... », art. cité, p. 140-141.

³³ Certains auteurs ne sont pas ecclésiastiques, à l'instar de Juan de Quiñones ou de Bartolomé Ximénez Patón.

les processions pour exorciser les champs ou lutter contre les chenilles sont les plus nombreux³⁴.

Les manuels latins

Le premier de ces hommes d'Église à rédiger un manuel de ce type est Francisco Paschasio. Son *Fasciculus exorcismorum* est imprimé à Valence en 1626 puis réédité en 1644 et en 1656³⁵. Nous ignorons si la renommée de l'auteur permet d'expliquer ces rééditions car nous ne disposons d'aucune information à son sujet. En revanche, les processions contre les tempêtes et les criquets ont été nombreuses au cours des XVII^e et XVIII^e siècles dans la campagne valencienne³⁶. En effet, là est le nouveau combat qui est livré contre les démons comme le prouvent les multiples impressions qui suivent.

Preuve de ce nouveau phénomène d'édition, Antonio Gascón, prêtre dans les environs de Huesca, fait imprimer en 1672 à Saragosse un *Exorcismi contra tempestatis*³⁷. Il est réédité dix ans plus tard. Il est très certainement devenu un succès de librairie, car il est imprimé douze fois entre 1672 et 1801. Il est d'ailleurs intéressant de remarquer que pour 3 éditions du XVIII^e siècle, son titre se confond avec celui de Paschasio et devient *Fasciculus exorcismorum, conjurationum, orationum ac benedictionum contra procellas, ventos, locustas*.

Les derniers manuels d'exorcismes publiés en Espagne le sont également en latin. L'ouvrage de Diego Gómez Lodosa, *Jugum ferreum Luciferi*, est imprimé à Valence en 1676 et est réédité en 1705³⁸. José Sánchez publie enfin en 1694 un *Clypeus defensionis* à Orihuela, entre Murcie et Alicante³⁹.

Du fait de l'utilisation du latin, le lectorat de ces manuels, à visée avant tout pratique, est essentiellement ecclésiastique. Mais nous ne pouvons nier l'influence des fidèles dans ce type de publications. Elles sont très certainement le fruit d'une demande de la population toujours plus grande qui souhaite une intervention de la part du clergé pour intercéder en sa faveur et ainsi protéger individus et récoltes.

³⁴ Juan Cosme Sanz Larroca, *Las respuestas religiosas ante las plagas del campo en la España del siglo XVII*, thèse de doctorat, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2008.

³⁵ Francisco Paschasio, *Fasciculus exorcismorum [...]*, Valence, Michaellem Sorolla, 1626.

³⁶ José Blasco Zumeta, « Breve nota sobre langosta y superstición hasta la ilustración del siglo XVII », *Boletín de la SEA*, n° 20, 1997, p. 363-365.

³⁷ Antonio Gascón, *Exorcismi contra tempestatis [...]*, Saragosse, s.n., 1672.

³⁸ Diego Gómez Lodosa, *Jugum ferreum Luciferi [...]*, Valence, Hieronymi Vilagrosa, 1676.

³⁹ José Sánchez, *Clypeus defensionis [...]*, Orihuela, Mesnier, 1694.

Livres de conjurations et manuels d'exorcismes

Bien que dans des proportions relatives, les manuels d'exorcismes composés en espagnol par des religieux sont plus nombreux.

Quelques années après Paschasio, le moine Diego de Céspedes fait imprimer à Pampelune un recueil de formules destinées à combattre les maux les plus divers : tempêtes, chenilles, peste, rage, oiseaux, mais aussi lutins et sorcières. Son *Libro de conjuros*⁴⁰ se veut une compilation de conjurations tirées de missels, de bréviaires et des saintes Écritures. Cet ouvrage devait être fort utile, voire efficace, puisqu'il est imprimé trois fois : en 1633, en 1641 et en 1669.

À l'instar de certains manuels en latin, les titres se répètent d'un auteur à l'autre. S'agit-il d'une classification propre aux ecclésiastiques ou est-ce une volonté d'entrer dans un phénomène d'édition ? Toujours est-il que les *Libros de conjuros* se multiplient au cours du XVII^e siècle. Mateo Guerrero Morcillo, prêtre à Murcie, rédige un *Libro de conjuros* publié à Madrid en 1662⁴¹. Sa tâche a consisté à compiler les exorcismes et conjurations autorisés par l'Église : il propose ainsi neuf formules pour combattre toutes les catastrophes qui sauraient mettre en péril champs et récoltes. Une seconde édition paraît en 1702, à Jaén. Pedro Ximénez, prêtre de Navarrete, est également l'auteur d'un *Libro de conjuros*⁴². S'il a été édité cinq fois au cours de la première moitié du XVIII^e siècle, il semblerait néanmoins que l'une des premières éditions date de 1671⁴³.

En revanche, l'exorciste le plus publié est l'Aragonais Benito Remigio Noydens. Auteur d'ouvrages plusieurs fois réédités⁴⁴, il se révèle pourtant assez anonyme. Nous le connaissons essentiellement comme rééditeur du dictionnaire de Sebastián de Covarrubias, le *Tesoro de la lengua castellana o española*, en 1674. Sa *Práctica de exorcistas*, publiée en 1660 à Madrid, se divise en quatre parties⁴⁵ : l'instruction de l'exorciste, puis viennent l'exorcisme des

⁴⁰ Diego de Céspedes, *Libro de conjuros*, Pampelune, s.n., 1633.

⁴¹ Mateo Guerrero Y Morcillo, *Libro de conjuros contra tempestades [...]*, Madrid, Julián de Paredes, 1662. Alonso Víctor de Paredes, père de l'imprimeur, était éditeur et historien. Il a notamment été l'auteur du premier traité espagnol sur l'imprimerie : *Institución y origen del arte de la imprenta [...]*, s.l., s.n., 1680.

⁴² Pedro Ximénez, *Libro de conjuros [...]*, Saragosse, s.n., 1738.

⁴³ Ángel Gari Lacruz, « La posesión demoníaca en el Pirineo aragonés », *Revista internacional de los estudios vascos*, n° 9, 2012, p. 185.

⁴⁴ Benito Remigio Noydens, *Práctica del oficio de curas y confesores [...]*, Valence, Claudio Macé, 1652. Il aurait été réédité plus de vingt fois.

⁴⁵ Benito Remigio Noydens, *Práctica de Exorcistas [...]*, Madrid, Fernández, 1660.

possédés, ceux de la protection des maisons et ceux contre les tempêtes et les invasions d'insectes. Il est réédité dix fois entre 1660 et 1711, dont neuf fois pour le seul XVII^e siècle.

Le dernier ecclésiastique à se consacrer aux exorcismes est un Portugais, Luis de la Concepción, qui enseigne la théologie à Salamanque et à Alcalá. Reconnu pour ses compétences, il accompagne l'inquisiteur d'Aragon, Bartolomé Guijarro y Carrillo, pour enquêter sur la vague de possessions de la vallée de Tena⁴⁶. Partiellement inspiré de cette expérience, mais aussi de sa longue carrière, il fait imprimer à Alcalá sa *Práctica de conjurar* en 1673⁴⁷. Elle est à nouveau imprimée en 1682 puis en 1721.

Deux constats s'imposent quant à ces manuels d'exorcismes. Tout d'abord, il serait faux d'affirmer que l'espagnol a supplanté le latin. Le choix de la langue dépend fortement du public premier auquel ils s'adressent, mais également de la volonté de l'auteur. Toutefois, au-delà de cette production ecclésiastique, de nombreux laïcs ont composé puis publié d'autres manuels d'exorcismes, et tous l'ont été en espagnol. Ensuite, il nous faut souligner le nombre de rééditions de ces manuels. Pour le seul cas de l'Espagne, et au sein des imprimés antisuperstitieux, ce sont ces manuels et non les traités de démonologie que les imprimeurs reproduisent le plus. Est-ce à dire que le règne du diable s'installe vraiment ? Certes, depuis Salazar y Frías, la sorcellerie a disparu, mais les démons ont prospéré. À ce moment-là, les temps sont troubles en Espagne. Les rééditions pourraient alors témoigner de l'efficacité des formules que les manuels renferment ; mais les archives ne font pas état de possessions ni d'invasions de criquets chaque année. Il n'est pas impossible non plus que ces nombreuses éditions aient pu jouer un rôle d'amulettes : garder près de soi ou sur soi un manuel d'exorcismes devait protéger à coup sûr de n'importe quelle attaque démoniaque. Relevons seulement que la plupart de ces manuels d'exorcismes sont publiés durant le dernier tiers du XVII^e siècle, à l'époque où partout en Espagne on commence à entendre que le roi Charles II est très certainement ensorcelé.

*

Au tournant du XVII^e siècle, en Espagne, les imprimés antisuperstitieux changent donc de cible : de la chasse aux sorcières, nous passons à la chasse au(x) démon(s). Les ouvrages

⁴⁶ Voir Ismael del Olmo, *Legio. Posesión diabólica y exorcismo en la Europa de los siglos XVI y XVII*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, 2018, p. 342.

⁴⁷ Luis de la Concepción, *Práctica de conjurar [...]*, Alcalá, Francisco García Fernández, 1673.

en rendent compte : alors que les manuels de démonologie envahissent le XVI^e siècle, ce sont les rituels d'exorcismes qui occupent le XVII^e siècle. Ils suivent une certaine chronologie car la chasse aux sorcières, pour l'Espagne, prend fin en 1614 et, pour l'Europe occidentale, vers 1630⁴⁸. L'importance du quart nord-est de la péninsule comme lieu privilégié pour la publication de ces imprimés est mise en avant. La prédominance des affaires de sorcellerie dans ces régions est une première explication. Elle coïncide par ailleurs avec les lieux où se sont installés les premiers grands ateliers d'imprimerie (1473, Saragosse ; 1474, Valence ; 1477, Tortosa).

Deux caractéristiques principales se détachent de ces imprimés antisuperstitieux. Ils sont très souvent épisodiques ou anecdotiques, car ils sont rédigés puis imprimés après un procès retentissant. Nous observons le même phénomène en Europe : un juge, une affaire, un traité. Et ils sont éminemment pratiques : ils ont tous une visée pragmatique et utilitaire. Il s'agit de discerner, débusquer, qualifier et juger. Ou alors, ils sont un répertoire de formules pour se libérer du démon. C'est peut-être l'une des raisons qui expliquent que nombre d'entre eux tomberont dans l'oubli, car leur impression était destinée à une utilisation immédiate. Les seuls dont le titre a pu traverser les siècles sont ceux qui ont apporté une innovation dans le savoir démonologique ou qui ont su le compiler, à l'instar de celui de Martín del Río, héritier direct du *Malleus*. Quelques-uns, enfin, ont bénéficié d'une aura plus universelle car au hasard des réimpressions, ils ont été édités aux côtés des grands noms de la démonologie européenne.

De là, nous pouvons donc déduire le lectorat de ces imprimés antisuperstitieux. Ils ont été rédigés par des ecclésiastiques pour des ecclésiastiques. Il n'est pas impossible que moult juges aient consulté ces manuels. Ces imprimés sont-ils donc destinés à un lectorat lettré ? Plutôt que de lectorat, il serait préférable de parler d'auditoire, car qu'il s'agisse des traités de démonologie ou des manuels d'exorcismes, ils sont rédigés puis imprimés pour être divulgués, afin que l'écriture devienne parole et puisse instruire les fidèles ou fasse fuir les démons.

Bibliographie

ÁLVAREZ LÓPEZ Fernando, *Arte mágica y hechicería medieval*, Valladolid, Diputación Provincial de Valladolid, 2000.

⁴⁸ Brian P. Levack, *La Grande Chasse aux sorcières en Europe aux débuts des temps modernes*, Jacques Chiffolleau (trad.), Seyssel, Champ Vallon, 1993, p. 181.

- BAUDOT Georges, *Tratado de hechicerías y sortilegios de Fray Andrés de Olmos*, Mexico, Misión arqueológica y etnológica francesa en México, 1979.
- BLASCO ZUMETA José, « Breve nota sobre langosta y superstición hasta la ilustración del siglo XVII », *Boletín de la SEA*, nº 20, 1997, p. 363-365.
- BRAVO VEGA Julián, « Imprenta e impresores en la Rioja durante los siglos XVI y XVII: la imprenta de Juan de Mongastón Fox », *Berceo*, nº 122, 1992, p. 53-59.
- CASTAÑEGA Martín de, *Tratado de las supersticiones y hechizerías*, Logroño, Instituto de Estudios Riojanos, 1994.
- CUESTA GUTIÉRREZ Luisa, *La imprenta en Salamanca*, Salamanca, Diputación Provincial, 1960.
- DIOCHON Nicolas, « Littérature et démonologie dans l'Espagne des XV^e et XVI^e siècles : vers l'émergence d'un genre nouveau ? », dans Paloma Bravo, Cécile Iglesias & Giuseppe Sangirardi (dir.), *La Renaissance des genres : pratiques et théories des genres littéraires entre Italie et Espagne, XV^e- XVII^e siècles*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2012, p. 123-143.
- DIOCHON Nicolas, « El establecimiento del Santo Oficio en Aragón y las prácticas supersticiosas: particularidades y figuras aragonesas », dans Anne Charlon & Aránzazu Sarría Buil (dir.), *Aragón. Una identidad tierra adentro*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2009, p. 123-143.
- GARI LACRUZ Ángel, *Brujería e Inquisición en Aragón*, Saragosse, Delsan, 2007.
- GARI LACRUZ Ángel, « La posesión demoníaca en el Pirineo aragonés », *Revista internacional de los estudios vascos*, nº 9, 2012, p. 158-200.
- GIMÉNEZ MONTESERÍN Miguel, « De brujos y teólogos », *Áreas*, nº 9, 1988, p. 157-212.
- GOÑI GAZTAMBIDE José, « El tratado *De superstitionibus* de Martín de Andosilla », *Cuadernos de etnología y etnografía de Navarra*, vol. 3, nº 9, 1971, p. 249-332.
- HENNINGSEN Gustav, *El abogado de las brujas*, Madrid, Alianza, 2010.
- IDOATE Florencio, *La brujería en Navarra y sus documentos*, Pampelune, Institución Príncipe de Viana, 1978.
- LEVACK Brian P., *La Grande Chasse aux sorcières en Europe aux débuts des temps modernes*, Jacques Chiffolleau (trad.), Seyssel, Champ Vallon, 1991.
- OLMO Ismael del, *Legio. Posesión diabólica y exorcismo en la Europa de los siglos XVI y XVII*, Saragosse, Institución Fernando el Católico, 2018.
- PALAU Y DULCET Antonio, *Manual del librero hispano-americano*, 35 vol., Barcelone / Oxford, The Dolphin Book, 1948-1987.
- REY BUENO Mar, *Los libros malditos*, Madrid, Edaf, 2005.
- SANZ LARROCA Juan Cosme, *Las respuestas religiosas ante las plagas del campo en la España del siglo XVII*, thèse de doctorat, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2008.
- TAUSIET María, *Ponzoña en los ojos*, Madrid, Turner, 2004.
- ZAMORA CALVO María Jesús, *Artes maleficorum. Brujas, magos y demonios en el siglo de oro*, Barcelone, Calambur, 2016.

ZAMORA CALVO María Jesús, « La retórica clásica y la inserción del cuento en tratados de magia », *Edad de Oro*, 2005, n° 24, p. 451-470.

ZAMORA CALVO María Jesús, « Tratados reprobatorios y discursos antisupersticiosos en la España del Renacimiento », dans Eva Lara Alberola & Alberto Montaner Frutos (dir.), *Señales, portentos y demonios*, Salamanque, Semyr, 2014, p. 185-200.